

L’avenir de la littérature dans la perspective sémiotique : une réflexion autour des interrogations d’Yves Dakouo

Bernadette GANSONRE

Université Joseph Ki-Zerbo

Ouagadougou, Burkina Faso

bgansonre@gmail.com

Reçu le : 10/05/2025

Accepté le : 02/07/2025

Publié le : 31/07/2025

Résumé

Alors que la sémiotique contemporaine se trouve dans une perspective de refonte en s’ouvrant de plus en plus à l’analyse des défis sociaux, comme l’avait préconisé Jacques Fontanille, cette évolution soulève une question centrale : que devient la littérature, qui fut historiquement l’objet d’étude principal de cette discipline ? Ce rédéploiement d’objet étude soulève une inquiétude et Yves Dakouo l’a exprimée de manière éloquente en ces mots : « Si on ouvre une porte et que tout le monde sort, qui gardera la maison ? » Ses propos que nous avons recueilli lors des premières Journées d’étude en Analyse du discours tenues à l’Université Joseph Ki-Zerbo en juillet 2024 attire l’attention du sémioticien de la génération post-greimassienne sur l’ouverture de la sémiotique vers d’autres objets non littéraires. Ainsi, à partir de cette interrogation, cet article propose une réflexion critique sur les effets de l’élargissement des objets de la sémiotique.

Mots clés : Littérature, sémiotique, Yves Dakouo, ouverture, post-greimassien.

The Future of Literature in the Semiotic Perspective: A Reflection on the Questions Raised by Yves Dakouo

Abstract

As contemporary semiotics moves toward a process of reconfiguration by increasingly opening up to the analysis of social challenges—as advocated by Jacques Fontanille—this evolution raises a central question: what becomes of literature, which was historically the primary object of study of this discipline? This shift in focus generates concern, eloquently expressed by Yves Dakouo in the following words: “If we open a door and everyone walks out, who will

stay and watch the house?” His statement, which we collected during the first Study Days on Discourse Analysis held at Joseph Ki-Zerbo University in July 2024, draws the attention of post-Greimassian semioticians to the growing openness of semiotics toward non-literary objects. Starting from this question, this study offers a critical reflection on the implications of broadening the objects of semiotic inquiry.

Keywords: literature, semiotics, Yves Dakouo, openness, Post-Greimassian.

Introduction

La sémiotique, née de la philosophie, de l'anthropologie de la linguistique s'est bâtie solidement autour de la littéraire. Les textes littéraires ont constitué à la fois des objets d'analyse privilégiés pour affiner les outils théoriques et cela de F. Saussure à A. J. Greimas. L'on note qu'au fil des années, à partir des années 70-80, sous l'impulsion des chercheurs comme J. Kristeva, J. Fontanille, C. Zilberberg, J.-C. Coquet, É. Landowski, la sémiotique a progressivement élargi ses objets, s'ouvrant au discours, à des phénomènes sociaux, aux pratiques culturelles, aux enjeux politiques, environnementaux, etc. Cependant, cette expansion, salubre pour la vivacité de la discipline lui permettant désormais de s'ouvrir à l'interdisciplinarité afin d'investiguer les défis sociaux et sociétaux soulève néanmoins une inquiétude fondamentale : en quittant la sphère littéraire pour embrasser d'autres objets de diverses natures, la sémiotique ne risque-t-elle pas de perdre son identité et sa rigueur méthodologique ? La question de la pérennité de la « maison sémiotique », pour reprendre la métaphore d'Y. Dakouo, se pose alors avec acuité.

Cette interrogation prend une résonance particulière au Burkina Faso, où la sémiotique, bien que relativement jeune, s'est développée autour d'un noyau littéraire assumé. C'est dans ce contexte que s'inscrit la réflexion du sémioticien Y. Dakouo. Lors de la première édition des Journées d'étude en Analyse du discours au Burkina Faso, tenue à l'Université Joseph Ki-Zerbo en juillet 2024, il lançait une formule saisissante : « *Si on ouvre une porte et que tout le monde sort, qui gardera la maison ?* » Cette métaphore,

à la fois lucide et inquiétante, traduit son interrogation sur le devenir de la littérature dans la perspective sémiotique.

Dès lors, il est de bon droit de se demander de façon spécifique comment la sémiotique peut-elle s'ouvrir à de nouveaux champs sans se couper de ses racines littéraires ? Quelles postures épistémologiques, théoriques et méthodologiques adopter pour maintenir une cohérence disciplinaire ? L'objectif de cet article est double : il s'agira, d'une part, de situer historiquement et théoriquement la place de la littérature dans l'épistémologie de la sémiotique ; d'autre part, d'examiner les propositions et les inquiétudes d'Y. Dakouo comme une tentative de penser une sémiotique interdisciplinaire et transgénérationnelle, à la fois fidèle à ses fondements et flexible à la refonte. Comme structuration, la présente analyse s'organisera en trois temps : rappeler tout d'abord les origines littéraires de la sémiotique et ses évolutions récentes vers d'autres objets tout en soulignant les raisons d'une telle ouverture. Est-ce une discipline menacée par la dispersion ? Cette interrogation qui pose une réflexion critique fera l'objet d'un troisième point. Notre analyse se termine sur les pistes proposées par des théoriciens sémiotiques pour une sémiotique équilibrée, qui saurait articuler ouverture disciplinaire et ancrage théorique.

1. La littérature comme objet fondateur de la sémiotique (de Saussure à Greimas)

La sémiotique, dans sa conceptualisation française d'obédience greimassienne, a connu deux étapes : une première dont les textes s'accordent sous les appellations de sémiotique dite « classique », sémiotique greimassienne ou encore de sémiotique structurale des années 60 marquée par l'autonomie du texte. Autrement, l'histoire de la sémiotique moderne est indissociable de la littérature. Dès les premiers travaux des structuralistes (Roman Jakobson, Roland Barthes, Algirdas Julien Greimas), la littérature s'impose comme un objet privilégié de la modélisation du sens. Jakobson, dans son article fondamental « *Linguistique et poétique* » (1963), insiste sur la spécificité de la fonction

poétique du langage, qui trouve son expression la plus aboutie dans la littérature. Dans *Sémantique structurale* (1966), Greimas établit les fondements de cette science en s'appuyant quasi exclusivement sur les contes, les récits mythiques, les romans. Cette perspective ouvre la voie à une sémiotique textuelle, fondée sur la régularité des structures internes du texte. Comme le note J. Fontanille (2004) : « la littérature a longtemps servi de terrain d'essai à la sémiotique pour élaborer ses concepts fondamentaux ».

A. Biglari (2017, p. 201) explique clairement le rôle du choix de non seulement des textes littéraires comme objet d'analyse, mais aussi l'exclusion de tout para et extra texte :

[...] la visée scientifique exigeait, au début, que l'on limite le champ de recherche au niveau des systèmes de signification, certes, mais aussi et surtout au niveau des phénomènes discursifs, afin de pouvoir forger une première méthode d'analyse et un modèle sémiotique de base rigoureux, efficace et opératoire ; (ii) les passions ont fait partie des phénomènes discursifs 'maudits' (comme l'énonciation, la perception, la sensorialité...) dans la mesure où la sémiotique est née dans le structuralisme.

Pour J. Fontanille (1999b, p. 14), « L'objectivité scientifique interdisait par exemple qu'on s'intéressait à l'implicite et aux sous-entendus du discours [...] » Sebastián Mariano Giorgi (2015, p. 28) dira à son tour que « l'exclusion de tout ce qui est « hors du texte » entraîne une tendance formalisante. L'avantage visé était celui de définir une identité disciplinaire. » Ainsi, si les critiques estiment que la sémiotique greimassienne a demeuré dans la monodisciplinarité pendant deux décennies, tailler une place scientifique à la sémiotique et assoir une base précise des théories sémiotiques étaient le souci des premiers théoriciens de cette discipline, née de la linguistique, de la philosophie et de l'anthropologie. Par ailleurs, la sémiotique « est née du besoin qu'ont eu les « praticiens » des réalités signifiantes d'explicitier leurs procédures d'analyse et d'interdéfinir leurs concepts. Elle est issue d'une « tradition de rigueur » à laquelle se rattachent bon nombre de ceux qui veulent échapper à l'essayisme et rejoindre la pratique scientifique, pour ces exigences de

cohérence de transmissibilité et de mise à l'épreuve des résultats » (J. M. Floch, 2002, pp. 6-7).

Pour récapituler, la littérature ne fut pas seulement un objet d'étude parmi tant d'autres, mais bien une matrice épistémologique qui a permis de faire émerger les concepts et les outils fondamentaux de la sémiotique. À partir des années 70-80, la sémiotique sort du carcan de la littérature.

2. L'ouverture progressive des objets et méthodes sémiotiques vers la pluridisciplinarité et l'interdisciplinarité

2.1. Le besoin pour la sémiotique de sortir du carcan de la littérature

Les analyses sémiotiques jusqu'aux années 60 ont demeuré dans ce que l'on peut appeler la sémiotique du discontinu où les analyses doivent s'opérer sur le principe selon lequel, le sens naît de la différence. Le structuralisme était en effet la boussole des analyses. En ce qui concerne les recherches universitaires, le corpus était basé dans la plupart du temps sur des œuvres littéraires dans le strict respect du principe d'immanence. Dans une telle logique J. Fontanille (1999b) dans l'avant-propos de son ouvrage *Sémiotique* reconnaît que « seuls les phénomènes discontinus, et les oppositions dites " discrètes " sont intelligibles et pertinentes » et que « c'était sans compter avec les processus d'émergence et d'installation de ces phénomènes et de ces oppositions, processus au cours desquels ils traversent des phases où les modulations continues et les tensions graduelles prédominent. »

Trente ans plus tard, la sémiotique a pu s'établir comme une discipline scientifique, dotée d'une méthode rigoureuse. Toutefois, pour une discipline qui est centrée sur la quête du sens, exclut d'autres préoccupations justifiant ainsi les limites de la sémiotique greimassienne. C'est ce que confirme d'ailleurs J. Fontanille (1999b) : « Comme toutes les autres sciences du langage, la sémiotique a traversé la période dite 'structuraliste', dont elle est sortie dotée d'une théorie forte, d'une méthode cohérente ... et de quelques problèmes non résolus ».

Tout d'abord, durant la période structuraliste, l'analyse sémiotique s'est essentiellement axée sur les transformations internes au texte, en mettant l'accent sur la structure narrative et les relations entre les actants. Cette orientation met à l'écart les opérations préalables à l'action, c'est-à-dire les phases préparatoires par lesquelles le sujet passe avant de s'engager dans une dynamique de transformation. Or, ces phases dites « pré-modales », selon la terminologie de Greimas et Fontanille, sont cruciales pour comprendre la genèse du vouloir, du devoir, du pouvoir et du savoir du sujet. Elles permettent de réintégrer le sujet dans toute sa complexité : non plus seulement comme un actant fonctionnel, mais comme un être affecté, traversé par des émotions, des doutes, des résistances ou des élans : c'est l'ouverture des analyses sémiotiques vers la passion particulièrement le passage du schéma narratif canonique vers le schéma passionnel canonique (B. Gansonré, 2023, p. 38).

Aussi, la période structuraliste ne prenait pas en compte l'ensemble des processus d'émergence du sens en ce sens qu'elle tend à découper le texte en unités formelles autonomes, en ignorant les dimensions contextuelles. Le contexte, pourtant fondamental, est ainsi relégué au second plan si non exclu, alors qu'il contient des données essentielles à une compréhension profonde des pratiques discursives et sociales. Pour saisir pleinement une mise en récit, une situation de communication ou une interaction actantielle, il est indispensable de prendre en compte les conditions d'énonciation c'est-à-dire le contexte : les ancrages culturels, les affects du sujet et les tensions entre ce qui est dit et ce qui est vécu.

Pour récapituler, le premier niveau d'insuffisance de l'approche sémiotique pendant le structuralisme réside dans le fait qu'elle a privilégié l'action au détriment de la passion d'une part et a isolé le texte de son ancrage contextuel d'autre part. Ce qui nourrit une lecture partielle du sens.

Outre cela, l'approche structuraliste ne permettait pas à la sémiotique de répondre pleinement à sa définition donnée par son père fondateur. En effet, F. Saussure (1916), définissait la sémiotique comme une science qui « étudierait la vie des signes au sein de la vie sociale ». Comment peut-on étudier les signes « au sein de la vie sociale » sans investiguer les passions

de l'homme ? Ses pratiques quotidiennes ? Ses pratiques sociales et culturelles ? Sont-elles absurdes ? Comment peut-elle explorer des systèmes de signes en restant focus sur les textes littéraires ? Les signes renvoient-ils exclusivement aux textes littéraires ? Si la sémiotique est l'exploration du sens, comment peut-elle explorer le sens en se cantonnant au texte littéraire comme s'il n'y a que le texte qui a du sens. Au regard de ces questions pertinentes, il est clair que la sémiotique doit se prêter à la flexibilité épistémologique, théorique et méthodologique.

Par ailleurs, vers les années 80-90, « l'épistémè des sciences du langage a commencé à changer. Et la sémiotique, ne pouvant pas rester indifférente à ces changements, était contrainte d'élargir le campas en abordant les nouvelles questions [...] » D. Ablali (2004, p. 39). C'est ainsi que, au cours de son évolution, la sémiotique sera confrontée à des questions problématiques posées par la société, auxquels elle devra apporter des éléments de réponses. Pour cela, elle a eu une obligation de revoir ses objets, ses outils et méthodes d'analyse qu'elle avait proposés, afin de pouvoir apporter des solutions à la vie au quotidien. Greimas prévoyait pourtant déjà la nécessité de cette ouverture et pour cause, les insuffisances de cette sémiotique dite « primitive ». Ainsi, il s'explique dans *Du Sens* (1983, p. 13) :

La transformation du monde, le faire-être des objets, fait naturellement partie des préoccupations de la sémiotique. Les soucis premiers de l'homme : la nourriture, le vêtement, le logis ont peuplé le monde naturel de matériaux manipulés et d'objets construits. Si leur construction semble obéir au modèle relativement simple de la projection, par le sujet, d'une valeur modalisée [...], les recherches visant à expliciter et à codifier les opérations primitives par lesquelles s'exerce l'emprise du sujet sur la nature semblent, au contraire à peine entamées.

Joseph Paré, pour souligner les limites d'une analyse sémiotique qui se cantonne dans la clôture du texte dira que :

L'organisation syntaxique et paradigmatique des signifiants dans les limites de la clôture du texte est un jeu qui ne peut à lui seul rendre compte des enjeux du signe. L'étude du sens déborde le texte. Des

éléments situés en dehors du texte permettent de trouver du sens. Ce n'est donc pas le signe textuel qui en dernier ressort est dépositaire de sens. Celui-ci ne fait qu'alerter nos sens en nous guidant vers d'autres éléments qui se situent en dehors de lui. Ainsi, le signe textuel n'est qu'un signal, un avertissement, toute chose qui correspond à l'étymon grec (Joseph Paré cité par Justin T. Ouoro dans son ouvrage *Poétique des cinémas d'Afrique noire francophone*, pp. 8-9).

D'où la nécessité pour la sémiotique de sortir dans la clôture du texte, s'ouvrir à d'autres disciplines et d'étendre ses objets d'analyse et son corpus d'étude en prenant appui sur la phénoménologie.

2.2. La sémiotique devient une science pluri et interdisciplinaire

À partir des années 80 marquent une tournure des études sémiotiques vers la pluri et l'interdisciplinarité. Cette seconde étape également appelée sémiotique post-greimassienne des années 80, est une ouverture de la sémiotique vers d'autres objets études et vers le hors texte au regard des limites de la sémiotique structurale : ce que nous désignons par le concept de pluridisciplinarité¹. Pour Joseph Paré,

L'organisation syntaxique et paradigmatique des signifiants dans les limites de la clôture du texte est un jeu qui ne peut à lui seul rendre compte des enjeux du signe. L'étude du sens déborde le texte. Des éléments situés en dehors du texte permettent de trouver du sens. Ce n'est donc pas le signe textuel qui en dernier ressort est dépositaire de sens. Celui-ci ne fait qu'alerter nos sens en nous guidant vers d'autres éléments qui se situent en dehors de lui. Ainsi, le signe textuel n'est qu'un signal, un avertissement, toute chose qui correspond à l'étymon grec (Joseph Paré cité par Justin T. Ouoro dans son ouvrage *Poétique des cinémas d'Afrique noire francophone*, pp. 8-9).

¹ Il convient de faire la distinction entre la pluridisciplinarité et l'interdisciplinarité. « Dans une étude pluridisciplinaire, l'objectif est de relever la foulditude de visions scientifiques proposées par un ensemble de disciplines ayant un même objet d'étude, mais chacune avec ses méthodes et outils » (Hanafi Hannat, 2016, p. 206). Tandis que « L'interdisciplinarité a une ambition différente de celle de la pluridisciplinarité. Elle concerne le transfert des méthodes d'une discipline à l'autre. (...) Comme la pluridisciplinarité, l'interdisciplinarité déborde les disciplines, mais sa finalité reste aussi inscrite dans la recherche disciplinaire » (Nicolescu Basarab, 1996, p. 27).

La sémiotique connaît donc désormais une refonte notable. Sous l'impulsion de chercheurs comme Jacques Fontanille, Éric Landowski, Denis Bertrand, la discipline s'ouvre aux objets non littéraires : pratiques sociales et culturelles, médias, corps, espaces urbains, politiques publiques, développement dural, etc. C'est ce que certains appellent le tournant socio-sémiotique (E. Landowski, 1987 et A. Semprini, 2007)). Dans *Sémiotique du discours* (1999b), Fontanille appelle à dépasser les frontières du texte pour intégrer des pratiques discursives et formes de vie : « le discours n'est pas qu'un objet linguistique, il est aussi une pratique sociale inscrite dans des interactions » (J. Fontanille, 1999a, p. 12). Dans la même perspective, il invite les sémioticiens à investiguer les défis sociaux et sociétaux d'où le titre de son article « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI siècle ».

Cette évolution répond à une exigence d'ancrage dans les réalités contemporaines. Quelle sémiotique pour appréhender les nouveaux défis de la société ? J.-M. Klikenberg (2012, p. 13) ne disait-il pas que la sémiotique est « sommée de justifier son utilité sociale » ? C'est donc dans la recherche de nouvelles voies paradigmatiques que les post-greimassiens feront paraître des ouvrages qui développeront des théories et approches afin d'ouvrir la voie à la refonte de l'analyse sémiotique. L'énumération suivante fait la présentation de quelques grandes orientations de la sémiotique désormais « ouverte » sous l'impulsion de sémioticiens de référence.

1. La sémiotique subjectale avec J.-C. Coquet (1997) : les travaux de Coquet s'articulent en réaction contre la sémiotique structurale dite objectale qui exclut le sujet et la subjectivité dans une analyse sémiotique. Alors que la sémiotique structurale classique tend à objectiver les structures du sens (par des schémas actantiels, narratifs, etc.), Coquet réintroduit dans la production du sens le sujet parlant, sensible, éprouvant.

2. La sémiotique des cultures et sémantique interprétative avec F. Rastier : il propose une approche originale et critique de la linguistique du sens. Rastier propose de dépasser la simple analyse formelle du langage axée sur le fonctionnement interne de la langue (grammaire, syntaxe, structure des

phrases, etc.) afin d'intégrer les pratiques culturelles, historiques, idéologiques et interprétatives du sens ;

3. La sémiotique tensive avec C. Zilberberg et J. Fontanille (1998) : la sémiotique tensive repose sur l'idée que le sens (d'un objet d'étude) n'est pas figé ni stable ; le sens peut connaître des variations en fonction des intensités et des valeurs émotionnelles ou sensibles. La sémiotique tensive cherche donc à comprendre et à représenter ces variations dynamiques qui traversent les textes, les discours, les images, les interactions, etc. Le sensible est par conséquent pris en charge dans les analyses.

4. La sémiotique des passions : développée initialement par Algirdas Greimas en collaboration avec J. Fontanille (1991), la sémiotique des passions s'intéresse à la façon dont les émotions, les sentiments, les états d'âme (ce que l'auteur appelle passions) produisent et organisent du sens dans les discours, les textes, les images, les comportements, bref, dans les objets d'analyse. Cette orientation est structurée dans leur ouvrage *Sémiotique des passions : Des états de choses aux états d'âme* publié en 1991 dont le titre est déjà révélateur de leur vision : « des états de choses », c'est-à-dire de la sémiotique de l'action, « aux états d'âme » à savoir la prise en compte du sujet et de ses émotions.

la sémiotique a mis du temps à redécouvrir les émotions et les passions, la perception et son rôle dans la signification, les relations avec le monde sensible, et sa connivence avec la phénoménologie. [...] C'est aujourd'hui chose faite, semble-t-il : on peut désormais parler de passions et d'émotions discursives, au même titre que l'on peut parler d'énonciation du discours, ou d'une logique narrative ou argumentative du discours (J. Fontanille (1999, p. 8).

5. La socio-sémiotique avec É. Landowski (1987) : ce sémioticien français dans la perspective de l'ouverture de la discipline qui « étudie la vie du signe au sein de la vie sociale » s'intéresse à la signification des interactions sociales. Son approche socio-sémiotique cherche à comprendre comment le sens se construit dans les relations humaines concrètes ou dans les interactions entre des actants, en tenant compte du contexte social, des valeurs culturelles, des comportements. Elle ne s'intéresse pas seulement

aux signes en tant que tels, mais à la façon dont les individus interagissent par les signes, dans des situations réelles, parfois incertaines ou ambiguës. C'est pourquoi E. Veron (1983, p. 100) définit la socio-sémiotique comme la « Théorie des discours sociaux », la socio-sémiotique.

6. L'anthroposémiotique avec J. Fontanille et N. Couégnas (2018) : Fontanille qui se dit être animé par un seul objectif, « le souci de l'avenir de la sémiotique comme projet scientifique [...] et l'évolution des « manières » de faire de la recherche. »² n'arrêtera pas de revisiter l'épistémologie sémiotique. Récemment avec N. Couégnas, il tourne la sémiotique vers une science de questionnement, ancrée dans la vie des humains en société. Ils proposent par conséquent d'étudier le sens à partir de l'être humain réel, vivant, incarné, agissant dans une culture donnée.

En somme, la sémiotique a peu à peu engagé le dialogue avec d'autres champs disciplinaires comme la sociologie (socio-sémiotique), la psychologie (psychosémiotique), l'éthologie (éthosémiotique), les sciences naturelles (biosémiotique), l'environnement (écosémiotique), et bien d'autres encore comme le cinéma, l'histoire, la géographie, le marketing, la communication. Cette interdisciplinarité permettra à la sémiotique de relever un défi sans cesse renouvelé : celui de prendre en compte les attentes, les demandes ou les préoccupations de nos sociétés contemporaines, dans la plupart des domaines de leur vie quotidienne. Notre thèse intitulée « Analyse socio-sémiotique et tensive de l'usage du téléphone portable sur les valeurs sociales au Burkina Faso » dont l'objet d'étude qui est le téléphone portable en est une illustration parfaite.

Si cette évolution est aussi féconde, ne peut-elle pas être inquiétante ? En multipliant les objets, la sémiotique ne court-elle pas le risque d'un éclatement méthodologique et d'une dilution conceptuelle.

² Jacques Fontanille a explicité cette vocation pour la sémiotique dans le préambule de son article *La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI siècle*.

3. Réflexions critiques autour de l'ouverture de la sémiotique : vers une sémiotique sans objet stable ?

L'élargissement des objets d'étude de la sémiotique pose une question cruciale : qu'est-ce qui fonde aujourd'hui l'unité de la sémiotique ? Si la discipline peut tout analyser - du texte aux formes de vie en passant par les pratiques sociales -, si aujourd'hui de nouveaux champs tels que la socio-sémiotique, l'ethnosémiotique, l'écosemiotique, la sémiotique du corps, etc. émergent, cette discipline ne court-elle pas le risque de perdre son identité théorique ?

Cette inquiétude est exprimée par plusieurs chercheurs. Greimas parlait déjà de dangers qui guettent la discipline sémiotique d'un point de vue épistémologique, en ce qui concerne l'évolution des perspectives de recherches qui se tournent désormais vers la pragmatique :

Devant l'élargissement continu des champs problématiques et la prise de conscience des possibilités offertes à la démarche pragmatique, on assiste alors à une sorte de dissémination des recherches, les uns essayant d'occuper le terrain que voudrait se réserver la psychologie cognitive, les autres guignant du côté de la sociologie à la manière d'un Goffman. Victoire douteuse qui risque d'aboutir à la construction d'une sorte de psycho-socio-stylistique (A. Greimas et E. Landowski, 1988, pp. 89-94).

Dans cette perspective, J.-M. Klinkenberg (2000), dans *Précis de sémiotique générale*, voit en cette ouverture, une sorte de « banalisation de la sémiotique » si celle-ci ne se dote pas de balises épistémologiques solides. Il fait une mise en garde en insistant sur la nécessité d'une cohérence méthodologique dans les analyses sémiotiques : « Une sémiotique sans objet privilégié est possible, à condition qu'elle conserve une rigueur de problématisation qui ne cède pas à l'éclatement empirique » (J.-M. Klinkenberg, 2000, p. 31). Jacques Fontanille, il exprime également ses préoccupations sur la refonte de la sémiotique. Il interpelle déjà dès l'entame de son ouvrage dans l'avant propos que « Renouveau n'est pas remaniement ». Pour lui, « La prudence voudrait donc qu'on se garde soigneusement de décréter des ruptures

épistémologiques et des changements de paradigmes, quand on a simplement affaire au 'retour du refoulé' » (J. Fontanille, 1999, pp. 6-7).

Dans le contexte burkinabè, Y. Dakouo résume son inquiétude face à la flexibilité des objets et méthodes dans cette formule emblématique : « Si on ouvre une porte et que tout le monde sort, qui gardera la maison ? ». Cette métaphore souligne le paradoxe d'une ouverture risquée, où l'abandon du socle littéraire pourrait conduire à une désorientation de la discipline. Selon lui, la littérature n'est pas seulement un terrain parmi, mais son réservoir épistémologique de la sémiotique. Étant professeur titulaire de référence en sémiotique au Burkina Faso qui encadre plusieurs thèses, Y. Dakouo remarque bien que les sujets des doctorants embrassent « tout ».

Dans cette perspective, Y. Dakouo n'est pas opposé à l'évolution de la discipline. Il reconnaît, comme Jacques Fontanille, que le monde contemporain impose de nouveaux objets et appelle à une sémiotique plus sensible aux enjeux sociaux, identitaires et politiques (J. Fontanille, 2015). Mais il insiste pour que cette ouverture ne se fasse pas au détriment de ce qui fonde la discipline : une exploration du sens capable de structurer l'analyse au-delà des phénomènes de surface.

En somme, les théoriciens s'inquiètent du danger, à vouloir tout analyser, de se priver de tout instrument opératoire ; se croire compétent sur tout. L'enjeu n'est donc pas de refuser l'ouverture, mais de baliser les conditions de son intelligibilité.

4. Pour une sémiotique transgénérationnelle : entre héritage et adaptation

Le concept de transgénérationnel ne renvoie pas au contexte souvent utilisé en psychanalyse ou en sociologie, mais prend ici un autre sens : il s'agit de structurer la transmission des acquis de la tradition sémiotique avec une capacité d'adaptation aux mutations contemporaines. Y. Dakouo semble ainsi chercher une position intermédiaire entre l'orthodoxie greimassienne et la posture post-greimassienne. Au regard de

ses productions scientifiques et de l'analyse de son interpellation lors des journées d'étude en analyse du discours, la littérature en tant qu'objet d'étude reste, selon lui, un socle pédagogique et théorique essentiel en sémiotique. S'investir encore dans les textes littéraires aujourd'hui permet d'initier les étudiants à la complexité du sens ainsi qu'à la cohérence des structures narratives. Cela permet de faire ressortir clairement la base épistémologique, théorique et méthodologique de cette science qui explore le sens dans les différents types de signes. L'on pourrait dire que le sémioticien burkinabè plaide plutôt pour une sémiotique structurée autour de noyaux théoriques stables, que l'on pourrait ensuite adapter à différents contextes.

Pour cette conciliation entre la sémiotique greimassienne et post greimassienne, Jacques Fontanille (2008) propose des niveaux d'analyse sémiotiques également considérés comme des plans d'immanence, car à chaque niveau, le sens se manifeste en lui-même, dans une logique interne à ce niveau sans qu'il ne soit nécessaire de se référer à un plan supérieur ou extérieur.

1. Le niveau du signe ou la figurativité : c'est l'unité minimale, le niveau le plus élémentaire situé en dessous des textes-énoncés (Y. Dakouo, 2011, p. 25)
Il correspond à ce que l'on perçoit comme image, forme, icône. Ainsi, le signe peut être un mot tout comme il peut transcender le mot. Ce niveau d'analyse correspond à l'héritage greimassien, car il est très structuré, proche des figures sémiotiques.
2. Le niveau du texte : la cohérence interprétative : ce deuxième plan d'immanence se situe au cœur du structuralisme greimassien (sémiotique narrative, syntaxique) en ce sens qu'il s'agit d'une composition syntaxique des unités de sens (phrases, récits, énoncés). On passe du signe à un ensemble structuré la cohérence entre les signes permet une lecture et une compréhension globale.

3. Le niveau de l'objet ou la corporéité : selon Y. Dakouo (2011, p. 25), c'est le niveau de pertinence qui prend en charge les objets en tant que structures matérielles constituant le support physique des ensembles signifiants. Ainsi, on entre dans une approche plus incarnée : l'objet à ce niveau n'est pas seulement vu comme signe ou texte, mais comme présence matérielle, support du sens. Il implique une interaction avec le corps, les sens, la gestualité. Alors, on passe d'une sémiotique immanente à une sémiotique plus expérientielle, qui prend en compte la sensation, l'usage, la manipulation.
4. Le niveau de la scène ou la pratique : à ce niveau d'analyse, ce sont entre autres des pratiques sociales et culturelles, des actions situées, des interactions qui constituent des objets d'analyse. Selon Y. Dakouo (2011, p. 28), une analyse qui se situe au niveau des pratiques sémiotiques, consiste à décrire la mise en scène structurale des suites de comportements somatiques, car les pratiques sont « un processus ouvert circonscrit dans une scène » (J. Fontanille cité par Y. Dakouo, 2011, p. 28).
5. Le plan stratégique ou la conjoncture : c'est le plan d'immanence où ce sont les intentions, les décisions, prises de position, les stratégies sociales ou individuelles qui constituent des objets d'analyse. Ici, le sens dépend du contexte, des enjeux, des rapports entre acteurs. On observe donc les tactiques de positionnement, les ajustements discursifs ou comportementaux dans un contexte donné.
6. Le niveau des formes de vie ou l'éthos : c'est niveau d'analyse le plus englobant selon la hiérarchisation des plans d'immanence de 2008. L'analyse porte sur les valeurs, les normes, les styles de vie dans une logique de durabilité, les habitus, etc. Elles sont constituées d'un ensemble cohérent d'habitudes, de comportements et de stratégies que les individus adoptent pour interagir et s'adapter à leur environnement. À ce niveau d'analyse,

la sémiotique et l'anthropologie, l'éthique, les identités collectives s'entrelacent.

La proposition des niveaux d'analyse de J. Fontanille (2008 et 2015) autour des plans d'immanence opère une véritable médiation épistémologique entre deux courants majeurs de la sémiotique : celui, structuraliste, des premières générations (Greimas et ses héritiers directs), et celui plus pragmatique plus ouvert, qui caractérise les approches dites post-greimassiennes. Cette structuration permet de préserver la rigueur formelle du modèle greimassien dans les niveaux inférieurs (le signe, le texte), tout en intégrant des dimensions plus expérientielles, corporelles, sociales et culturelles dans les niveaux supérieurs (l'objet, la scène, la conjoncture, les formes de vie). En ce sens, les plans d'immanence offrent une sémiotique élargie, à la fois fidèle à son ancrage théorique d'origine et ouverte à d'autres objets d'analyse.

Conclusion

En somme, la sémiotique a bâti sa fibre théorique et méthodologique à travers l'analyse des textes littéraires. À partir des années 70 en Europe, elle a élargi ses horizons au-delà de la littérature vers d'autres domaines sociaux, culturels et politiques. Cette ouverture la confronte véritablement à défi de préservation de son identité scientifique rigoureuse tout en embrassant l'interdisciplinarité. Comme l'ont souligné Y. Dakouo et d'autres théoriciens, maintenir cette cohérence disciplinaire nécessite une réflexion continue sur les postures épistémologiques et théoriques. Ainsi, tout en répondant aux exigences de son époque, la sémiotique peut se renouveler sans perdre ses fondements littéraires, en cultivant une dynamique d'innovation et de continuité qui lui permet de rester pertinente et influente dans les débats intellectuels contemporains. À ce niveau, les niveaux d'analyse hiérarchisés par Jacques Fontanille ainsi que la prise en compte du plan de l'expression et du plan du contenu dans toute analyse sémiotique deviennent le socle fondamental pour concilier la sémiotique dite littéraire et celle ouverte.

Références

- ABLALI Driss, 2004, « La sémiotique est-elle idéaliste ? Le problème du continu et le texte » in *Cahier de la praxématique*, pp-19-38. En ligne sur : https://www.academia.edu/12231156/La_sémiotique_est_elle_idéaliste_Le_problème_du_continu_et_le_texte, consulté le 17 février 2025.
- BASARAB Nicolescu, 1996, *La transdisciplinarité : manifeste*, Monaco, Éditions du Rocher, pp. 26-27, En ligne : <http://basarab-nicolescu.fr/BOOKS/TDRocher.pdf>, consulté le 12 mai 2025.
- BIGLARI Amir, 2017, *La sémiotique des passions : hier, aujourd'hui, demain*. Semiotica, pp. 201-217. Disponible en ligne sur : <https://doi.org/10.1515/sem-2017-0076>, consulté le 12 mai 2025.
- COQUET Jan Claude, 1997, *La Quête du sens. Le Langage en question*, Presses universitaires de France, collection "Formes sémiotiques."
- COUEGNAS Nicolas, 2022, *L'épistémologie critique de la sémiotique. Annales des sémiotiques*, Numéro 13.
- DAKOUO Yves, 2011, *Émergence des pratiques littéraires modernes en Afrique francophone : « La construction de l'espace littéraire au Burkina Faso*, Ouagadougou, L'Harmattan Burkina.
- FLOCH Jean Marie, 2002, *Sémiotique, marketing et communication : sous les signes, les stratégies*, 4^e édition, Paris, Presses universitaires de France.
- FONTANILLE Jacques, 1999a, *Modes du sensible et syntaxe figurative*, Nouveaux Actes Sémiotiques, No 61-62-63, Limoges, Presses universitaires de Limoges.
- FONTANILLE Jacques, 1999b, *Sémiotique du discours*, Limoges, Presses de l'Université de Limoges.
- FONTANILLE Jacques, 2008, *Pratiques sémiotiques*, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE Jacques et COUEGNAS Nicolas, 2018, *Terres des sens : Essais d'anthroposémiotique*, Editions PULIM, Collections Semiotica Viva.

- FONTANILLE Jacques, 2015, *La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI siècle*, Actes sémiotiques.
- GANSONRE Bernadette, 2023, *Analyse socio-sémiotique et tensive de l'usage du téléphone portable sur les valeurs sociales au Burkina Faso*, Université Joseph Ki-Zerbo.
- GIORGI Sebastián Mariano, 2015, « Weltanschauung sémiotique, l'exemple d'un objet complexe », in *Filosofi(e)Semiotiche*, Vol. 2, N. 1, pp. 26-34.
- GREIMAS Algirdas Julien, 1966, *Sémantique structurale : recherche et méthode*, Paris, Larousse.
- GREIMAS Algirdas Julien, 1970, *Du sens, essais sémiotiques*, Editions du Seuil.
- GREIMAS Algirdas Julien, et FONTANILLE Jacques, 1991, *Sémiotique des passions : des états de choses aux états d'âme*, Editions du Seuil.
- GREIMAS Algirdas Julien et LANDOWSKI Eric, 1988, « Pragmatique et sémiotique, » in *Communications*, N° 48, *La sémiotique en question*, Paris, Seuil, pp. 89-94.
- HANNAT Hanafi, 2016, « La sémiotique au carrefour des disciplines », in *Synergies Algérie*, N° 23, pp. 201-21, Disponible sur : https://aifris.eu/03upload/uplolo/cv4702_2320.pdf , consulté le 24 mai 2025.
- JAKOBSON Roman, 1963, « Linguistique et poétique », in *Essais de linguistique générale*.
- KLINKENBERG Jean-Marie, 2012, « Ce que la sémiotique fait à la société, et inversement », *Signata, Annales des sémiotiques*, 3 | 2012, pp. 13-25. Disponible sur : <https://doi.org/10.4000/signata.783>, consulté le 29 janvier 2025.
- KLINKENBERG Jean-Marie, 2000, *Précis de sémiotique générale*, Paris, Seuil.
- LANDOWSKI Eric, 1987, *La société réfléchie. Essais de socio-sémiotique*, Paris, Seuil.
- OUORO T. Justin, 2010, *Poétique des cinémas d'Afrique noire francophone*, Ouagadougou, Les presses universitaires.

- (de) SAUSSURE Ferdinand, 1972/1916, *Cours de linguistique générale*, Édition Payot.
- SEMPRINI Andréa, 2007, *Analyser la communication 2 : comment analyser la communication dans son contexte socioculturel*, Paris, L'Harmattan.
- VERON Eliseo, 1987, « Le sens comme production discursive », in *La Sémiosis sociale. Fragments d'une théorie de la discursivité*, Vincennes, PUV, pp. 9-26.